

NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

57 N° 9 1930

L'édition de saint Augustin par les Mauristes

Joseph DE GHELLINCK

p. 746 - 774

<https://www.nrt.be/fr/articles/l-edition-de-saint-augustin-par-les-mauristes-3348>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'édition de saint Augustin

par les Mauristes

Pour lire aujourd'hui l'œuvre de saint Augustin (1), qui bénéficie d'un renouveau d'attention et d'étude en cette année jubilaire, nous n'avons qu'à tendre la main vers un rayon de bibliothèque et le choix se présente à nous en une série de dix à quinze volumes,

(1) Nous ne pouvons songer à citer ici les nombreux ouvrages et articles de revues qui nous ont été utiles dans la rédaction de ces pages ; nous devons nous contenter de quelques indications bibliographiques sommaires. Les principaux documents pour l'histoire de l'édition des Mauristes, contenus surtout dans la collection des 22 volumes de la Bibliothèque Nationale (fonds latin, 11645-11666), intitulée *Operum S. Augustini recensio benedictina*, ont été analysés et utilisés par Richard KUKULA, *Die Mauriner Ausgabe des Augustinus, Ein Beitrag zur Geschichte der Litteratur und der Kirche im Zeitalter Ludwigs XIV* ; cette étude a paru dans les *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der Kais. Akademie der Wissenschaften*, Vienne, t. CXXI, 1890, v, 106 pp., t. CXXII, 1890, viii, 66 p., t. CXXVII, 1892, v, 48 pp., t. CXXXVIII, 1898, v, 81 pp. On pourra la compléter ou la corriger par les recensions et comptes-rendus qui en ont été faits dans les diverses revues, comme la *Revue critique*, 1890, etc., et par Ch. URBA, *Beiträge zur Geschichte der Augustinischen Textkritik*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne, cités plus haut, t. CXIX, Vienne, 1889, vi, 80 pp., et par Od. ROTTMANNER, o. s. b., *Bibliographische Nachträge zu Dr. Kukulas Abhandlung, Die Mauriner Ausgabe des Augustinus*, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne déjà cités, t. CXXIV, 1891, xiii, ou dans *Geistesfrüchte aus der Klosterzelle*, Munich, 1908, pp. 7-108. On consultera aussi dom THUILLIER, *Histoire de la nouvelle édition de S. Augustin donnée par les PP. Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur* (anonyme), dont il y eut deux éditions non identiques, l'une en 1736, in-quarto, l'autre dans la *Bibliothèque germanique, ou Histoire littéraire de l'Allemagne, de la Suisse et des Pays du Nord*, t. xxxiii, 1735, pp. 188-222 ; t. xxxvi, 1736, pp. 13-50 ; t. xxxv, 1736, pp. 69-101. Le P. INGOLD, de l'Oratoire, qui a continué le travail du chanoine H. Didot, a utilisé ces deux rédactions, ainsi que les volumes de la correspondance des Mauristes (Bibliothèque Nationale, fonds français, 17679-17681, 19649-19659, etc.), dans son *Histoire de l'édition bénédictine de saint Augustin avec le Journal inédit de dom Ruinart*, Paris, 1908.

qui s'étagent en dimensions graduées, depuis nos vénérables in-folios jusqu'aux formats plus maniables de nos élégants in-douze ou de nos éditions diamant. Mais quand l'œil parcourt ces lignes chargées de pensée et d'âme, l'effort de typographie impeccable, qui nous a rendu ces textes lisibles, et les préparatifs compliqués, qui ont lentement amené ces matériaux à pied d'œuvre, n'attirent pas ou guère notre attention et ce n'est pas aux « *pulchri apices* », comme aurait dit le docteur d'Hippone, que s'arrête notre regard.

On trouvera un certain nombre de lettres imprimées dans les publications de VALÉRY, *Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon, suivie des lettres inédites du P. Quesnel*, 3 vols, Paris, 1847, de GIGAS, *Lettres des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur*, Copenhague-Paris, 2 vols, 1892-93, de KUKULA, de DANTIER, de dom BERLIÈRE, de E. MARTÈNE et HURTERIZE, *La Vie des Justes*, de E. de BROGLIE, etc., dans divers recueils périodiques. On consultera aussi quelques pièces de la correspondance de Bossuet, de Fénelon et d'autres. Parmi les mémoires et les écrits de l'époque, outre ceux de dom RUINART, de dom MARTÈNE et de dom THUILLIER, déjà mentionnés, citons ceux de l'abbé LE DIEU, *Mémoires et Journal sur la vie et les ouvrages de Bossuet*, publiés par l'abbé GURTÉE, 4 vols, Paris, 1856-1857, (nouvelle édition par Ch. URBAIN et LÉVESQUE), ceux de d'AVIGNY, etc., et les divers recueils contenant des lettres de Richard SIMON, comme la *Bibliothèque critique ou recueil de diverses pièces critiques*, 4 vols, Paris-Amsterdam, 1708-1710, (pseudonyme, sous le nom de SAINJORE), la *Nouvelle Bibliothèque choisie*, Amsterdam, etc. Mentionnons encore dom CEILLIER, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques*, Paris, 1729 et suiv., t. ix, p. 815, INGOLD, *Bossuet et le Jansénisme, Documents*, Paris, 1897, etc.

Les histoires littéraires de la Congrégation de Saint-Maur fourniront aussi quelques renseignements : LE CERF, *Bibliothèque historique et critique des auteurs de la Congrégation de Saint-Maur*, La Haye, 1726 ; TASSIN, *Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, Bruxelles-Paris, 1770, B. PEZ, *Bibliotheca Benedictino-Mauriana*, Augsbourg et Gratz, 1716, J. FRANÇOIS, (anonyme), *Bibliothèque générale des écrivains de l'Ordre de saint Benoît*, 4 vols, Bouillon, 1777, surtout le *Supplément*, t. III, p. 470-487, ZIEGELBAUER, *Historia rei litterariae Ord. S. Benedicti*, 4 vols, Augsbourg, 1784, etc.

Ces notices, comme celles des bons dictionnaires de biographie, d'histoire, de théologie, etc., anciens ou modernes, apportent un certain nombre de précisions, mais plus d'une fois demandent contrôle ou rectification. — Nous nous faisons un devoir de remercier ici le R. P. Maurice Viller, dont la compétence égale à la bienveillance nous a fourni d'utiles renseignements et suggestions.

Et pourtant, si l'on veut bien y songer, un problème se pose, pour cet auteur comme pour tout autre écrivain du passé : comment ses œuvres, vieilles de quinze siècles, ont-elles réussi à se présenter à nous, en l'an de grâce 1930, dûment enregistrées et fidèlement imprimées ? L'on peut même dire que pour un écrivain aussi riche, aussi abondant, aussi lu et aussi consulté que saint Augustin, ce problème se pose plus provocant que pour d'autres, en raison même de l'énorme production de sa plume, de la longueur de beaucoup de ses ouvrages, de la finesse de leur expression ou de leur pensée, et du nombre des traités, grands et petits, qui sont venus grossir au cours des siècles son héritage littéraire : autant de motifs pour faire redouter des fléchissements dans la transmission manuscrite, des altérations dans la transcription des textes, des erreurs inconscientes ou voulues dans la désignation des auteurs.

Quand il s'agit d'œuvres modernes, l'art de la typographie, en fixant immédiatement les textes d'une manière à peu près définitive sous le contrôle même de leur auteur, a supprimé la grande partie de ces problèmes. Mais pour l'époque antérieure, les caprices et les distractions des copistes ont nécessité l'éclosion de toute une science, qui n'a d'autre objet que de faire retrouver la pensée d'un auteur, à travers les bévues des scribes, dans son expression originale et dans sa teneur authentique.

Si l'on veut bien se rappeler encore que les bibliothèques médiévales, qui donnaient pourtant une place extraordinairement prépondérante aux écrits d'Augustin, ne réunissaient guère dans une série unique toutes les œuvres d'un même écrivain, l'on arrivera sans peine à apprécier à sa juste valeur l'immense service rendu par les éditions complètes d'un grand auteur, et les énormes travaux que supposait la mise en chantier d'un travail de ce genre. Aussi, ce n'est que deux cents ans après le premier incunable augustinien qu'on peut parler réellement d'une édition critique des œuvres de saint Augustin. Elle est due aux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur dans les vingt dernières années du XVII^e siècle et

constitue le principal monument de leurs travaux patristiques. Il ne sera pas sans intérêt pour le lecteur d'avoir un court aperçu sur son histoire, car cette édition a réellement son histoire. Sans vouloir entrer ici dans les épisodes de la querelle janséniste, qui l'encadrent trop souvent et qu'il nous suffira de rappeler à l'occasion, nous porterons surtout notre attention sur l'élaboration scientifique de l'édition et ses préparatifs, sur les essais antérieurs, sur sa réalisation et son succès dus à des efforts intelligemment combinés, et sur la comparaison avec l'entreprise similaire de la fin du XIX^e siècle, non encore terminée de nos jours.

Durant l'automne de 1669, dans une des salles de la vieille abbaye Saint-Germain-des-Prés, détruite depuis lors, à l'emplacement occupé à peu près aujourd'hui par le croisement de la rue Bonaparte et du boulevard Saint-Germain, les trois prieurs des abbayes de Paris, de Saint-Germain, de Saint-Denis, des Blancs-Manteaux, tenaient consulte avec quelques personnalités scientifiques de Saint-Germain-des-Prés. Il s'agissait de savoir si la Congrégation de Saint-Maur, sollicitée déjà dans ce sens par des amis influents, allait entreprendre l'édition des œuvres de saint Augustin.

L'œuvre était digne d'elle, car, après cinquante ans d'existence et d'essor, la nouvelle Congrégation pouvait affronter l'avenir avec assurance : fondée en 1618, en se détachant de la branche de de Saint-Vanne demeurée en Lorraine, approuvée en 1621 par Grégoire XV, installée aux Blancs-Manteaux dès 1618, elle entra en 1621 à Saint-Germain-des-Prés, se trouvait établie en 1645 dans plus de 80 des grands centres monastiques bénédictins, et en 1690, vingt ans après cette réunion de 1669, comptait en France 178 abbayes. Venue à un moment où une première génération de savants, comprenant des hommes comme Laubespine, Baronius, Bellarmin, Sirmond, Fronton du Duc, Petau, un peu plus tard Combefis et d'autres, achevait ses vastes travaux dans le champ de l'ancienne tradition, la Congrégation de Saint-Maur se distinguait

dès le berceau par son goût pour les études patristiques et bientôt dépassait tout ce qu'on avait produit jusque là en ce genre. Sous l'intelligente impulsion de dom Tarisse, le fondateur de la bibliothèque de Saint-Germain en 1635, qui trouve que « l'étude des langues anciennes et la collation des manuscrits est ce qu'il y a de moins dissipant comme travail pour les moines », elle avait donné un fort mouvement aux études, consacrant ainsi le mot de l'évêque d'Avranches, à propos du programme de Rancé, que « l'ignorance n'est pas une qualité nécessaire à un bon religieux (1) ».

A l'époque des débuts, c'est à Luc d'Achery, le recruteur clairvoyant de jeunes gens de talent, l'éditeur de Lanfranc et de Guibert de Nogent, qu'on doit l'exécution méthodique de ce programme et le principe de la collaboration collective poussé jusqu'à son rendement le plus ample.

Pour un autre motif aussi, le moment était favorable : c'était peu après la paix Clémentine, la « paix fourrée », qui marqua une suspension d'armes dans les conflits jansénistes. C'était le moment où la Sorbonne venait de tenter une révision de l'édition louvaniste d'Augustin et durant une demi-année, en 1668-1669, on avait pu voir six de ses docteurs arriver journellement à l'abbaye et consulter les précieux manuscrits de sa bibliothèque. Mais après six mois de travail, ils avaient abandonné la partie et renoncé à l'entreprise.

Alors arrive Arnauld, que la paix Clémentine laisse rentrer à Paris, et un jour qu'il consulte à la bibliothèque de Saint-Germain

(1) D'abord, on publie les ouvrages ascétiques et autres des anciens Bénédictins et des œuvres détachées d'un certain nombre de Pères, puis les *Annales* et les *Actes des Saints* de l'Ordre de Saint-Benoît ; peu après, on aborde les œuvres des Pères latins et grecs ; plus tard, pendant plus d'un siècle, on s'attaquera aux multiples sources d'histoire religieuse, littéraire, civile ou ecclésiastique, des anciennes abbayes, des villes et des provinces de France. Trois de ces œuvres collectives bénédictines ont été reprises par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, une a été imitée par les *Monumenta historica Germaniae* et toutes enviées par les grandes corporations scientifiques du xix^e siècle, qui ont conscience d'appliquer les principes et de prolonger les méthodes des anciens Mauristes.

un volume de saint Augustin, il expose à dom Texier, prieur de l'abbaye, les lacunes et les défauts de l'édition des Louvanistes par Plantin d'Anvers, sur laquelle on tablait toujours depuis un siècle. Cette conversation fut peut-être décisive. Arnauld fit remarquer qu'il manquait beaucoup à cette édition, que les manuscrits consultés étaient trop peu nombreux et presque tous des Pays-Bas, que l'ordre manquait dans l'arrangement de ces pièces; il ajoutait que ce travail regardait la Congrégation de Saint-Maur à cause du grand nombre des manuscrits possédés par ses bibliothèques et à cause de la facilité que lui donnait pour la collation la diffusion de ses abbayes par toutes les régions, enfin il insistait sur « l'utilité si grande pour les religieux qu'on ne pouvait hésiter », car « l'édition était vraiment digne de la Congrégation de Saint-Maur ». Arnauld eut-il besoin d'être éloquent pour se faire persuasif? ou dom Texier, qui connaissait les excellents travaux accomplis déjà par ses moines, était-il persuadé à l'avance sans avoir besoin d'être gagné? Toujours est-il qu'il fut du même avis. Il en parla à dom Claude Martin, un des assistants de confiance du général, dom Audebert, dont l'âge avait affaibli la vue et qui confiait à dom Martin le soin d'ouvrir ses lettres et de préparer son courrier.

Le terrain était préparé chez l'assistant, car quelques jours après la retraite des six docteurs de Sorbonne, d'Achery avait parlé à dom Martin de l'échec de leur projet. Celui-ci entrevit tout de suite les motifs de l'entreprise et l'utilité qu'elle pouvait avoir pour le bien de l'Église; mais pouvait-on l'exécuter dans la Congrégation de Saint-Maur? « C'est un grand travail, répondit d'Achery, mais on pourrait en venir à bout si l'on faisait collationner partout et si l'on mettait à la tête un religieux savant ». Ici, encore une fois, s'affirme l'influence de celui qu'on a appelé « le restaurateur des lettres dans l'Ordre de saint Benoît »; c'est ce moine, humble et studieux, presque toujours malade, souvent au lit, qui détermine l'orientation productrice de toutes les générations qui le suivent, celui qui avait formé Hugues Ménard, distingué

Mabillon et Martène, et assuré, par l'organisation du travail collectif, la mise en chantier des grandes œuvres qui feront toujours la gloire de Saint-Maur.

La conversation d'Arnauld avec Texier, celle de dom Martin avec d'Achery, dans la bibliothèque de Saint-Germain, suscita un nouvel échange de vues entre Texier et dom Martin; celui-ci en parla à dom Audebert et la réunion extraordinaire des prieurs eut lieu presque aussitôt. Les avis ne furent pas unanimes au début, pour des motifs divers. Le prieur de Saint-Denis, dom Marsolle, qui devait ensuite devenir général, émit la crainte de voir les moines courir le monde, soi-disant à la recherche des manuscrits; un des assistants de dom Audebert, dom Brachet, redoutait un autre péril, que l'événement devait vérifier : « on nous fera passer pour jansénistes; ce sera tout au moins un prétexte ». Les savants travailleurs de Saint-Germain, dom Gerberon en tête, celui qui allait éditer sous peu (1675) les œuvres de saint Anselme, insistaient en faveur du projet; il n'y avait que les Bénédictins de Saint-Maur, disaient-ils, qui pussent tenter l'entreprise, et quelque trente ans plus tard, Denys de Sainte-Marthe, qui s'y connaissait en travaux de ce genre, comme le montre sa *Gallia christiana*, pourra confirmer le même avis. Mabillon ne semble pas avoir été présent à cette réunion; il venait de finir alors sa grande édition de saint Bernard (1667) qui, du coup, le classait parmi les sommités de la science et se préparait à son voyage scientifique dans les Flandres. D'autres avis, ceux du dehors, furent également mis en avant : on savait que l'archevêque de Paris, Péréfixe, et d'autres prélats nombreux désiraient vivement cette édition et que le premier président, M. de Lamoignon, était si favorable qu'il aurait voulu obtenir du roi l'installation d'une imprimerie dans les salles mêmes de l'abbaye. Le vote conclut « à la pluralité des voix » en faveur de l'entreprise. Aussitôt on se mit à l'œuvre, réalisant ainsi le mot de Gerberon : « Allez vite », qui voulait prévenir tout retour offensif des hésitations redoutées.

L'œuvre, telle que la concevaient ses dirigeants était assurément

grandiose et l'on ne peut que se réjouir que l'avis de dom Marsolle n'ait pas prévalu. Nous aurions été privés d'un des chefs-d'œuvre et en même temps d'un des plus instructifs exemples d'une collaboration scientifique organisée.

Un court aperçu sur les essais antérieurs fera voir à quelles difficultés techniques devait faire face cette décision de 1669. Des premières tentatives de la typographie à l'époque des incunables, il n'y avait évidemment pas à espérer un texte convenable d'Augustin ; c'était l'idée de la multiplication rapide des exemplaires, beaucoup plus que les soucis critiques, qui présidait à ces entreprises. Puis, que pouvaient faire de définitif ces premiers imprimeurs devant un ensemble aussi encombrant que les 93 ouvrages mentionnés par saint Augustin lui-même dans son examen de conscience d'auteur qui s'appelle les *Rétractations*, et auxquels il fallait ajouter près de 300 lettres, dont quelques-unes très développées, et plus de 400 sermons. Le nombre énorme des manuscrits qui dès le IX^e siècle, au XII^e, même au XIV^e, constituaient parfois le tiers, souvent le cinquième du fonds total des bibliothèques médiévales occasionnait une nouvelle difficulté du point de vue critique, car pareille diffusion des ouvrages d'Augustin n'était nullement synonyme d'exactitude dans la transmission des textes, et quel travail de collation en supposait le contrôle (1)! Il y avait plus : la transcription avait fait pulluler les pseudépigraphes. Déjà de son vivant, en 417, saint Augustin se plaignait de ceux qui circulaient sous son nom en Espagne. Plus tard, le *De fide ad Petrum*, l'*Hypomnesticon*, le *De vera et falsa poenitentia*, le *De spiritu et anima*, pour n'en citer que quelques-uns des plus

(1) Quant à la correction du texte, les premières tentatives de la typographie ne sont pas réjouissantes ; les textes imprimés depuis les origines donnent aux Mauristes la filière ininterrompue des plus mauvais exemples. On a même pu dire que l'histoire ordinaire des textes depuis la Renaissance est vraiment résumée dans le sort des éditions partielles ou complètes des œuvres d'Augustin. Elles sont typiques à cet égard par la déviation de principe qui vicie les premiers essais et par la lenteur des progrès qui la corrigent. Un exemple célèbre en est fourni par

célèbres, et vingt autres pénètrent partout dans les cercles théologiques ou monastiques et reçoivent droit de cité sous le nom d'Augustin. Les incunables, trop exclusivement interrogés pour l'histoire et la technique des ateliers typographiques, ont encore plus d'une révélation à nous faire sur le développement de la pensée humaine ; on n'a jamais remarqué jusqu'ici, croyons-nous, que de tous les incunables augustiniens, le premier en date est un pseudépigraphe, le *De vita christiana* (Mayence, 1460-1465), qui précède de plusieurs années les premières œuvres authentiques, le *De Civitate Dei* (Subiaco 1467), ou le *De arte praedicandi* (quatrième livre du *De doctrina christiana*, Strasbourg 1466, Mayence 1467), et que, parmi les opuscules imprimés sous le nom de saint Augustin dans les trente dernières années du ^{xv}e siècle, la liste des apocryphes est notablement plus fournie que celle des pièces authentiques ! Celle-ci peut aligner 80 numéros environ, celle-là en compte beaucoup plus de 130.

La série des *Opera Omnia*, qui s'ouvre peu après le début du ^{xvi}e siècle, apporte de très lentes améliorations à la correction des textes. La première édition d'ensemble, celle d'Amerbach, à Bâle en 1506, laisse de côté les *Enarrationes in psalmos* (trois tomes), les *Sermons* (sept tomes) et la plupart des lettres, ces œuvres ayant été publiées à part par le même imprimeur entre les années 1489 et 1497. Peu après, certains perfectionnements critiques sont

le *De Civitate Dei*, que nous donnent presque simultanément l'atelier de Subiaco, avec son premier incunable italien, en 1467, grâce aux allemands Sweynheim et Pannartz, et un atelier de Strasbourg en 1468, celui du célèbre Mentelin. Le premier suit un texte apparenté à un manuscrit de Pétrarque ; l'autre représente une autre tradition, mais cinq ans plus tard, Pierre Schöffer à Mayence (1478) fusionne les deux copies de Subiaco et de Strasbourg, et le mélange ou le croisement des deux textes avec la fusion de tous ceux qui en dérivent, ne cesse plus de se produire pendant deux siècles : tant le respect de l'imprimé paralyse les efforts, tant la superstition qui s'attache alors à une édition ralentit toute recherche nouvelle. On voit, par suite, les difficultés de la correction des textes pour une entreprise qui voyait se renouveler dans une foule d'œuvres le cas du *De Civitate Dei* et ce mauvais exemple porta ses fruits dans toutes les éditions complètes qui précèdent celle des Mauristes.

apportés par Érasme, qui prépare pour son ami Jean Froben, « le roi des imprimeurs » (1528-29), les dix volumes de cette belle édition. L'ordre du contenu est médiocrement satisfaisant par endroits, et à voir les principes émis et les progrès critiques apportés par l'humaniste trop confiant, on sent qu'il devine les difficultés plutôt qu'il ne les résout ; malgré les nombreuses réimpressions de Bâle surtout, de Paris, de Venise, de Lyon, il s'en faut que la philologie moderne sanctionne chacune des améliorations de l'édition érasmiennne.

L'édition des Louvanistes, publiée par Plantin en 1577, alors à la belle époque de sa gloire, sinon de sa prospérité matérielle, et entreprise par les théologiens de Louvain sous la direction de Thomas Gozée, de Beaumont, puis de Jean Van der Meulen (Molanus), marque un nouveau jalon et consacre le principe de la collaboration effective : seize docteurs de l'Université y prennent part, comme Jacques de Bay, Henri van Cuyck, plus tard évêque de Ruremonde, Pierre Coret, d'Ath, Guillaume van Est (Estius), etc ; les abbayes et prieurés du pays, surtout Parc, Gembloux, Bethléem, Saint-Martin et la Chartreuse de Louvain, Cambron Saint-Vincent, Saint-Martin de Tournai, Saint-Amand, Aulne, Floreffe et quelques autres bibliothèques belges comme celles des Jésuites de Louvain et de Bruxelles (Jean de Grave, S. I.), prêtent leurs manuscrits ou envoient leurs collations. Le progrès s'accuse par un souci grandissant du texte et le rejet des pseudépigraphes à la fin de chaque volume. Attesté par une douzaine de réimpressions à Venise, Genève, Cologne et surtout Paris, le succès de l'édition louvaniste dure tout un siècle.

Il y eut bien une nouvelle tentative projetée par le puissant organisateur qu'était le pape Sixte-Quint. L'édition des Pères de l'Église qu'il voulait faire entreprendre par une congrégation spéciale, la quatorzième « *Super Typographia Vaticana deputata* », devait s'ouvrir par les œuvres de saint Augustin et un groupe de savants et de spécialistes, ressortissant à un comité de cardinaux, commencent les travaux d'approche dont deux in-folios de la

Bibliothèque Vaticane conservent les résultats. Dans les cas douteux, c'était au pape même qu'il fallait recourir. Parmi les spécialistes se trouvaient Alde Manuce, le jeune, et les jésuites Emmanuel Sa et Jérôme Torrès (Turrianus). Mais après la mort du vigoureux vieillard, l'ardeur se ralentit, le secrétaire P. Morin est mal payé, le travail de collation devient intermittent, et les séances du comité se firent rares. Sans la Bulle « *Immensa æterni Dei* », ou les deux in-folios du Vatican qui ont conservé les lettres et les collations des savants, on ne saurait plus grand chose de ces vastes projets. Mais tout ne fut pas inutile dans cet effort : car plus tard les Mauristes purent utiliser les collations conservées.

En somme donc, malgré quelques additions partielles, l'édition des Louvanistes continuait pendant un siècle entier, par ses multiples réimpressions, à régner dans le monde des lecteurs. Un supplément fort mêlé, paru en 1654-55, de la plume de l'oratorien Vignier, eut pour résultat de compliquer encore le travail, car tout ce qui n'a pas à son appui un manuscrit encore identifiable y demeure suspect.

C'est là qu'on en est quand les éditeurs de Saint-Maur entrent en scène. On voit tout de suite qu'on a affaire ici à des gens qui se sont déjà fait la main. A peine la décision de l'automne 1669 avait-elle été prise qu'on se mit résolument à la besogne. François Delfau, qui était jeune, il n'avait que 33 ans, ardent et prompt au travail, fut mis à la tête de l'édition ; il prit comme aide dom Guérard, son ami. Pressé par dom Gerberon, il envoie partout des circulaires imprimées, en France, en Italie, en Espagne, en Angleterre, en Suisse, dans les Pays-Bas, pour prier les savants de lui communiquer leurs lumières, leurs remarques et leurs mémoires sur ce dessein. Peu après, partait une lettre de dom Audebert, le supérieur général, imprimée elle aussi, et datée du 17 octobre 1670, pour engager les supérieurs « à examiner, par eux-mêmes ou par quelqu'un de l'exactitude duquel ils soient assurés », ce qu'ils avaient chez eux de manuscrits de saint Augustin ou de pièces directement

ou indirectement utiles. C'était l'autorité hiérarchique qui prenait sa part dans l'organisation du travail scientifique. Un délai d'un mois seulement était accordé pour la réponse et une note était jointe à la lettre encyclique, indiquant le titre et les premiers mots, ou l'*incipit*, de quelques ouvrages encore inédits d'Augustin, une dizaine environ, qu'on avait chance de retrouver : « Index librorum qui nondum sunt editi. »

Les réponses ne tardèrent pas à arriver ; d'autres furent communiquées de vive voix, comme celles que recueillit Mabillon en 1672 à son passage par Louvain. Elles sont en grand nombre et de toute nuance, ce que montrent les grosses liasses de notes, de lettres, de relevés divers, de catalogues, d'extraits et de mémoires, contenus dans les vingt-deux in-folios de la Bibliothèque Nationale. *Opus sancti Augustini recensio benedictina*. Quelques-unes, c'est l'exception, sont lentes d'allure et de tendance peu intellectualiste, comme celle de Saint-Fiacre (16 mars 1672), où « l'on a eu peine à venir à bout pour le peu de personnes qui y prestant ici la main » ; ailleurs on prévoit toute une année encore pour collationner sur un manuscrit de la cathédrale le *De civitate Dei* ; à Saint-Nicaise de Meulant, on a reçu les manuscrits à collationner, mais l'on craint que cela n'aille pas bien vite (15 septembre 1673) ; à Toulouse, écrit-on, le prieur « vient enfin de permettre (en 1678) d'acheter le supplément de Vignier nécessaire pour les collations des manuscrits de Foix » ; ailleurs, un cistercien, en rapport avec l'abbaye d'Orval, ne peut donner réponse ferme, faute d'avoir à sa disposition la *Bibliothèque des Pères* (réimpression et continuation de Margarin de la Bigne) de Cologne (en 1680) et un correspondant qui travaille à Rome, entre autres au monastère cistercien de Sainte-Croix-de-Jérusalem, l'heureux possesseur alors du fonds *Sessorianus*, est arrêté dans sa collation parce qu'il n'a « pu trouver commodément un des tomes de l'édition de Louvain ».

Mais, en règle générale, les réponses sont empressées et diligentes : « les paquets de variantes arrivent », et c'est « par coche et par bateau », comme on l'écrit de Pontoise (1 octobre 1673), par le

« courrier de Lyon », s'il s'agit du sud-est, par le « résident de Genève » auquel écrit le ministre, marquis de Pomponne, successeur de Lyonne, que vont et viennent les manuscrits, les questions et les réponses, entre Saint-Germain et les diverses abbayes. L'ardeur se fait communicative : « *fervet opus !* »

Il n'y eut pas que les bibliothèques bénédictines qui furent mises à contribution : il y eut en outre celles de la Sorbonne, du collège de Navarre, de Saint-Victor, des Prémontrés, des Cisterciens, des Grands-Augustins, « dont un manuscrit est si mauvais et si plein d'omissions que nous avons dû le laisser là », des Jacobins, avec cinq ou sept manuscrits « les plus meschants de tous ceux que nous avons », dit Guérard. Ajoutons-y les bibliothèques de beaucoup de chapitres de cathédrales, comme celle de Senlis où l'on « relit et collationne avec soin selon la demande de la circulaire les manuscrits échappés au feu », et surtout la Bibliothèque du Roi toujours ouverte aux Bénédictins et celle de Colbert, où Baluze continue à montrer son zèle et son attachement à l'entreprise bénédictine.

L'étranger contribue aussi aux recherches, comme J. Wallis et E. Bernard, l'auteur du grand catalogue des manuscrits d'Angleterre (Londres 1697) longtemps célèbre ; toutefois les collations d'une demi-douzaine de manuscrits anglais, envoyées par Bernard et conservées à Paris, arrivent trop tard pour l'impression. Mais, en somme, la contribution de l'étranger est proportionnellement minime : les circonstances politiques y ont leur part, l'Allemagne n'a pas alors la réputation qu'elle aura ensuite et chez les correspondants de Bernard Pez on trouvera telle appréciation qui accuse les moines allemands de laisser se gâter leurs manuscrits. L'attente des Mauristes ne fut pas réalisée de ce côté et les récentes éditions critiques de Vienne expriment le regret que les bons manuscrits de Reichenau, actuellement à Karlsruhe, de Saint-Gall, de Salzbourg, de Trèves, de Fulda, etc., n'aient pu être utilisées par les collaborateurs de dom Delfau. Dans les Pays-Bas, travaillait dom Legrand, à Tournai et ailleurs ; il communique aux théologiens de Louvain

plusieurs exemplaires de la circulaire de dom Delfau, « afin de les obliger à communiquer ce qui sera nécessaire ».

L'Italie, avec l'abbé Ottavio Falconieri, qui donne un coup de sonde dans les manuscrits de la Vallicellane (des Oratoriens de Rome) et d'autres bibliothèques, fournira davantage, surtout un peu plus tard quand dom Estiennot (1671-1699), dom Jean Durand (1672-1684), dom Laparre, dom Durban (1670-1680), dom Mabillon (1685-1686), etc., exploreront les bibliothèques romaines du Vatican, de la reine de Suède, des Barberini, des Chigi, de Sainte-Croix-de-Jérusalem, etc. Mais tous à peu près se plaignent de l'usage romain qui règle parcimonieusement les heures de consultation : « Ils couvent leurs manuscrits » ; écrivait dom Durand à dom Blampin en 1678. « La Vaticane est à une demi-lieue ; le bibliothécaire est souvent absent ou introuvable ; la bibliothèque s'ouvre une heure au plus le matin » (lettre de 1675) ; mais en 1678, « elle s'ouvre quatre fois par semaine trois heures par jour ». Quant à celle de la reine de Suède, elle est très éloignée, pas publique et, depuis la mort du cardinal Bona, on n'y a guère accès. Il faut ajouter encore à la contribution italienne les deux in-folios des collations sixtines, rappelées plus haut et mises à la disposition des Mauristes grâce à l'intervention du cardinal Bona.

Quant à l'Espagne, elle donne peu, semble-t-il, moins encore que l'Angleterre. C'est d'autant plus regrettable qu'il y avait chance de retrouver là des témoins estimables, entre autres du côté de Saragosse, comme le voyage de Tayon envoyé à Rome vers 650, pour en rapporter des manuscrits de saint Augustin, permettait de l'espérer. Plus tard, Arevallo et le cardinal Mai émettront des regrets analogues, que ce dernier étendra à l'Italie, et de nos jours c'est par les manuscrits d'Espagne que dom De Bruyne enrichira quelque peu le dossier épistolaire de saint Augustin.

Avec les renseignements de tous genres, les collations, les relevés divers, arrivaient parfois des suggestions et des avis qui devaient plutôt paraître encombrants. Tel correspondant proposait en 1672 d'utiliser d'abord toutes les citations des théologiens, comme celles

des vingt volumes de saint Thomas. « Ce n'est pas là travail de paresseux », ajoutait-il en substance, mais il croyait la chose réalisable en peu de temps. On peut se demander quelle utilité auraient eu pour la fixation du texte des citations aussi tardives.

Dans cet amas de manuscrits, de notes, de catalogues, de renseignements, de collations, envoyés de toutes parts, de France, de Rome et d'ailleurs, et qui, de plus de 140 bibliothèques se concentraient à Saint-Germain-des-Prés, il fallait mettre de l'ordre, et, pour réaliser cet ordre, opérer la division du travail. Cette organisation est due à dom Delfau et à dom Guérard, qui règlent tout le travail des sous-ordres et des aides subalternes, d'abord à Saint-Germain, puis, après une décision, peu expliquée encore, du chapitre de 1675, à Saint-Denis. Delfau avait eu d'abord l'idée de choisir à une distance plus ou moins rapprochée de Paris autant d'abbayes qu'il y avait de tomes de saint Augustin, et de faire préparer dans chacune d'elles les travaux d'approche nécessaires pour chaque volume, sauf à faire venir à Paris les matériaux voulus au moment opportun. Mais la proposition de dom Claude Martin eut pour effet de réunir à Paris les meilleurs et les plus anciens manuscrits et de confier la collation des autres aux monastères des provinces. Les trésors des variantes, des notes, des informations, étaient groupés dans des cartons ou porte-feuilles, primitivement un par tome, — il nous en reste 22 aujourd'hui — jusqu'au moment de l'élaboration définitive. Delfau et Guérard, plus tard Thomas Blampin (1640-1710), se réservent le travail de l'assemblage et surtout de la mise en œuvre, du contrôle sur pièces, et de l'unification des résultats acquis par les sous-ordres pour la fixation du texte définitif. Quatre mois, nous dit une lettre de dom Guérard, avaient été consacrés au travail d'assemblage des variantes pour le tome IV, et on en prévoyait cinq pour la même opération à faire subir au tome III. Parfois, un voyage à pied jusqu'en Flandre vient couper ce laborieux séjour, comme celui de Blampin en 1677 qui veut collationner lui-même un précieux

manuscrit des Pays-Bas, et dont l'ardeur à la marche, un jour de jeûne, achève en quelques heures, entre Compiègne et Noyon, les forces de son compagnon, le frère convers Pasquier. Les supérieurs lui ordonnèrent ensuite de prendre un cheval et de ne plus jeûner en voyage.

Cette organisation méthodique est une vraie leçon pour les travailleurs de l'avenir et, malgré les défauts qu'elle accuse par endroits, mérite un moment encore de retenir l'attention. C'est des supérieurs qu'elle émane, dont les nominations, les démarches, les circulaires, avec les réponses et les suggestions qui leur sont faites, nous ont été conservées et tout porte la trace de leur initiative dans la répartition du travail et la désignation des groupes de travailleurs. Cette organisation, hiérarchisée par le haut, est collective ou générale depuis le haut jusqu'en bas. Il n'y a pas que les savants et les spécialistes qui entrent dans la collaboration, comme Delfau, Blampin, Guérard, Guesnié, Coustant, Le Nourry, du Frische et d'autres; tous ceux qui savent voir clair dans un texte ou manier une plume sont appelés à collaborer: abnégation et ardeur que l'on trouve aussi chez les autres moins spécialisés, et dont le nom ne nous a pas été conservé. Ils travaillent en sous-ordre dans les abbayes du royaume, si bien que l'édition de saint Augustin, beaucoup plus encore que d'autres de leurs grandes œuvres, est vraiment l'œuvre commune de toute la congrégation de Saint-Maur. Cette organisation est universalisée à toutes les provinces, surtout pour la recherche des manuscrits, et beaucoup font office de limiers qui d'instinct se mettent sur la bonne piste. Tel, dom Guérard durant et malgré son exil, qui trouve chez les Chartreux-des-Portes l'*Opus imperfectum* contre Julien d'Éclane, qui n'existait que dans le supplément de Vignier (1654-55) et dont on n'avait retrouvé jusque là que deux manuscrits, à Clairvaux et chez les Prémontrés de Saint-Marien d'Auxerre; Guérard copie tout entier, malgré sa longueur, le texte de ce troisième témoin. Tel, dom Legrand qui, de Tournai, se met en campagne par les Pays-Bas, aidé de la *Bibliotheca manuscripta*

Belgica de Sanderus, qu'il est tout heureux d'avoir trouvée (26 sept. 1671) et de renseigner à dom Delfau. Tel, dom Fr. de Lamy, dont les conseils, plus tard les apologies, se rehaussent de toute la valeur personnelle de cet homme savant et modeste. Tel encore, pour finir par un grand nom, l'illustre Mabillon lui-même, qui profite de son voyage à Rome pour transcrire, à la bibliothèque de la reine de Suède, quelques sermons sur la conception et la nativité de Notre-Seigneur, et dont on conserve des extraits sur la définition de la grâce. On peut même dire en un sens que cette organisation est cosmopolite; mais hors de France, c'est à Rome surtout qu'elle s'affirme. C'est là que se distinguent des correspondants comme dom Jean Durand, Laparre et Durban qui sont sans cesse dans les bibliothèques, comme Montfaucon qui y rédigera une apologie de l'édition, comme dom Estiennot surtout, cet infatigable travailleur, habile et tenace, à qui il arrive dans ses voyages de ne manger qu'à sept heures du soir et qui remplit de son écriture quarante-cinq volumes in-folio de pièces, de chartes, de documents, dont bénéficieront toutes les grandes œuvres bénédictines.

Il va de soi que l'appui des savants et des personnalités étrangères à l'ordre bénédictin ne manquent pas à l'entreprise. Baluze et d'autres bibliothécaires ont déjà été nommés; Arnauld envoie des collations avec ses conseils; Émeric Bigot donne des manuscrits; le vieux Tillemont passera tous les documents et le texte français de la belle *Vita Augustini*; un autre conseillera de ne rien imprimer du *De Trinitate* sans lire le gros ouvrage du jésuite Petau sur le même sujet. Ensèbe Renaudot, l'abbé de Louvois et d'autres serviront d'agents informateurs au moment des grandes polémiques; ajoutons encore les noms plus illustres de Santeuil, de Noailles, de Bossuet, dont la protection sera précieuse au moment décisif et dont la griffe couvrira de nombreuses notes marginales des pages entières du projet de préface générale rédigé par Mabillon; les *Addenda et corrigenda* du tome XI conservent encore la trace de cette collaboration de Bossuet à propos du

sermon CCCLXXXIII. A Rome, les cardinaux Bona et d'Aguirre, Coloredo, Casanata, Cantelmi, sont de précieux protecteurs.

Un dernier trait de cette organisation, qu'il nous faut relever ici, est qu'elle est progressive et pédagogique ou formative : c'est là un des grands éléments de succès pour les entreprises scientifiques de Saint-Maur. Plus haut, on a déjà pu voir l'action profonde exercée dans ce sens par la clairvoyance de d'Achery. Mentionnons encore un exemple : celui de dom Coustant, jeune moine qui promet, une des figures les plus sympathiques parmi les Mauristes, infatigable travailleur qui est à la besogne quatorze heures par jour, qui pendant quarante ans ne visite aucune des curiosités de Paris et ne travaille que pour se sanctifier par les principes et les maximes des Pères qu'il édite. Il est d'abord appliqué à la table d'un des volumes, le quatrième, celui des *Enarrationes in psalmos*, puis on lui confie le *mare magnum* des sermons apocryphes et leurs tables. Coustant s'y fait la main et révèle ses aptitudes, si bien que son verdict sur les sermons à maintenir ou à enlever à Augustin n'a guère été ébranlé. Finalement avec Claude Guesnié, il est chargé de la table générale qui remplit plus de la moitié du onzième volume. Mais dans l'intervalle, il avait achevé de mûrir son talent par sa belle édition de saint Hilaire (1693), dont les tables accusent des préoccupations philologiques peu communes alors et un sens théologique remarquable ; au lieu de se contenter, comme le voulait Claude Guesnié, de reproduire les tables de chaque volume, on relit tout saint Augustin et on aboutit à nous donner une table méthodique qui a toujours été regardée comme un modèle. C'est ainsi que l'excellent éditeur de saint Hilaire, parti d'une collaboration plutôt modeste, mais procédant méthodiquement par des jalons sagement disposés, est finalement capable de fournir cette grande publication des lettres des papes, que la critique du XIX^e siècle, pour employer une expression de Mommsen à propos du *Liber Pontificalis* de Duchesne, n'a pas « réformée mais confirmée, *non reformare sed confirmare* ». Même cet enfant terrible de Richard Simon, habituellement hostile à la grande

édition augustinienne, et souvent plus enfantin que terrible dans ses critiques, n'a pu se dispenser de louer dom Coustant. Beaucoup des noms, dont on pourrait étoffer la liste des travailleurs moins en vue, sont à peu près tombés dans l'oubli : poésie et mystère de ces pages muettes, écrites dans le silence de l'abnégation par ceux qui luttent contre la puissance du temps pour sauver quelques débris du passé et qui, à leur tour, deviennent eux-mêmes le sujet de recherches destinées à ressusciter leur souvenir !

Soutenue par cette légion de travailleurs, vraie ruche en pleine activité, l'œuvre était en bonne voie depuis cinq ou six ans déjà, quand il fallut remplacer dom Delfau, comme on l'a dit plus haut, et dom Guérard, par dom Blampin, à la direction de l'entreprise. Des lettres de cachet reléguèrent le premier en Basse-Bretagne, le second en Bresse (18 septembre 1675), pour avoir participé à la composition d'un ouvrage, l'*Abbé commendataire*, d'autres disent l'*Évêque de cour*, qui critiquait de réels abus. Il y a quelque chose de pathétique, j'allais dire de tragique, dans cette brusque rupture qui brise par une lettre de cachet toutes les promesses d'une carrière qu'on prévoyait étonnamment féconde, et aboutit finalement à faire périr en mer, dans une traversée insignifiante, en barque devant Brest, celui qui avait si bien mérité de l'œuvre commune. Dom Thomas Blampin, « dont le nom sera immortalisé par l'édition », comme dit dom Tassin, lui succède immédiatement, « un des plus humbles de la Congrégation et par suite prédestiné au succès », ajoute Nicole. C'était un homme qui vivait saintement, austère jusqu'à ne s'approcher jamais du feu si ce n'est pour dégeler son encre ; avec cela, un magnifique travailleur, qui organise en maître la collaboration et centre les résultats, qui rédige pour chacun des dix volumes les préfaces, les avertissements, les annotations critiques, les sommaires et les divisions des ouvrages, qui consacre des mois à unifier les collations d'un prochain volume, tout en menant de front l'impression du volume précédent et la dernière toilette typographique du volume suivant, parfois pressé

autre mesure et presque débordé par la besogne arriérée, mais en fin de compte toujours prêt au moment voulu.

Après quinze mois d'activité, le nouveau directeur avait réalisé une telle avance qu'on put songer à chercher un imprimeur. C'est ici que commencent les premières polémiques, ou tout au moins les potins et les cancan, que nous ne nous attarderons pas à vérifier. Richard Simon, entre autres, s'en fait l'écho peu amicalement. Qu'aurait-il dit si les Bénédictins avaient imprimé eux-mêmes, comme le leur conseillait Lamoignon? On choisit comme imprimeur la maison Muguet, de Paris. Ce n'était plus l'époque des imprimeurs-humanistes comme les Amerbach, les Froben, les Estienne ou Christophé Plantin. Mais Muguet était de taille à mener l'entreprise à bon port, comme le faisaient alors les Anisson de Lyon, pour la *Magna Bibliotheca Patrum*, ou les Cramoisy de Paris, qui eurent assez de clairvoyance pour garantir à Petau le succès de ses *Dogmata theologica*, malgré leurs mauvais débuts en librairie. Muguet avait obtenu le privilège royal pour cinquante ans, et la pièce était signée de devant Cambrai (1677), au début de la campagne des Pays-Bas qui devait mener à la paix de Nimègue en 1679 : était-ce d'un augure significatif que cette odeur de la poudre mêlée à la signature? Toujours est-il que les polémiques ne tardèrent pas à commencer.

Les mémoires des Bénédictins racontent que la femme du libraire Muguet s'était laissé effrayer par les sombres pronostics du jésuite Garnier, un saint homme cependant, un des bons représentants de la théologie positive d'alors et dont on recommence à apprécier hautement les solides dissertations. Garnier, bibliothécaire du collège de Clermont, ne manquait pas l'occasion paraît-il, de faire peur à Mme Muguet : « Mauvaise entreprise que celle de votre mari ; je crains bien qu'il n'en soit mauvais marchand ! » Quoi qu'il en soit, Muguet tint bon et le 5 octobre 1677, huit ans après la réunion des prieurs à Saint-Germain, les épreuves d'imprimerie « commencèrent à faire gémir les presses ».

Ce premier volume, qui met en tête les *Rétractations*, n'était pas particulièrement difficile. Il n'y eut qu'un contre-temps : Sainte-Beuve, ancien compagnon d'exil d'Arnould, consulté sur le conseil de Gerberon, avait promis une notice ; mais il fut surpris par la mort, ce qui l'empêcha de tenir sa promesse (15 décembre 1677).

La préparation du deuxième volume traversa une courte période de tâtonnements. Il s'agissait des lettres, que les éditions précédentes avaient classées par ordre idéologique ou des matières. Beaucoup, dom Boistard en tête, alors général, voulaient maintenir ce groupement, malgré l'opposition de Fléchier, de Bossuet, de Tillemont et d'autres. Blampin dut suivre les vues des premiers, « pour ne pas troubler les idées » des conservateurs, et trois feuilles étaient déjà sorties des presses, quand une lettre de Santeuil et l'avis de Noailles, alors archevêque de Reims, avec un long mémoire à l'appui, dû sans doute à Tillemont, triomphèrent des hésitations de dom Boistard et firent tout changer. On versa les cadres et on imprima à neuf dans l'ordre chronologique cette fois : ce qui sera désormais la règle pour la publication des correspondances.

Dès lors, l'impression avançant bon train, — mais n'oublions pas qu'il s'agit des grandes pages d'in-folios, — il devenait temps de songer à la dédicace au roi ou au pape ; il y eut un moment d'hésitation. Mabillon, qui commence dès lors à entrer en scène dans l'histoire de l'édition, en fut chargé. En une nuit elle fut rédigée et Louis Bulteau, ex-secrétaire du roi et retiré à l'abbaye Saint-Germain, dont il partageait les travaux, la traduisit en français. Au début de mars 1679, au moment où la paix de Nimègue faisait de Louis XIV l'arbitre de l'Europe, la députation bénédictine patronnée par l'archevêque de Paris, de Harlay, présenta au roi le premier volume (plutôt que le premier tome, car ce premier volume contenait deux tomes) de l'édition. « Dans le monde », remarquent les mémoires de dom Thuillier, « on en parle fort avantageusement ».

Le succès était complet et mérité ; le débit fut rapide. Muguet et sa digne compagne furent tranquillisés contre les prédictions de tous les oiseaux de malheur et ils firent même un pas plus avant, car ils doublèrent leur tirage pour les volumes suivants à partir du troisième et, malgré les réclamations des Bénédictins, ce que Richard Simon cette fois aurait pu relever en leur faveur, portent à 18 francs d'alors au lieu de 15 le prix de chaque volume. Il y eut bien un moment d'alarme lorsque le procès intenté par les libraires de Lyon faillit tout compromettre : car c'était une puissance que ce vieux centre lyonnais de typographes entreprenants, qui, depuis les Trechsel, les Prost, les Cardon, les Anisson, pouvaient mettre sur pied de longues séries d'in-folios comme les 19 volumes d'un Suarez, ou les 27 volumes de la *Maxima Bibliotheca Patrum* sortie de presse deux ans auparavant. Les plaignants se basaient sur le règlement de 1665 pour s'opposer à la durée de cinquante ans du privilège royal. Mais Muguet gagna son procès et désormais ne fut plus ennuyé.

Les autres tomes sortirent de presse sans encombre, après les deux premiers qui avaient vu le jour en 1679 ; le troisième volume, c'est-à-dire le quatrième tome, annoncé comme prochain par une lettre de Mabillon à l'extraordinaire érudit bibliothécaire qu'était Magliabecchi, de Florence (10 mai 1681), parut en 1681, le cinquième en 1683, et Mabillon, alors à Rome avec dom Germain (1685), voulut le présenter au pape Innocent XI ; mais en ces semaines-là, le pape, très favorable à l'édition cependant, ne donnait pas audience. Deux ans plus tard, en 1685, parurent le sixième et le septième tomes, puis on attendit trois ans ; mais la même année 1688 vit paraître deux tomes, les tomes huitième et neuvième, l'année 1690 fut l'année du tome dixième et dix ans après, en 1700, l'ouvrage fut complet grâce à l'apparition du tome onzième et dernier. Blampin, à part les retards du dernier volume, dont il nous faudra dire un mot, avait activement travaillé. Dans l'intervalle, le *Journal des Savants* ne perdait pas de temps pour

donner une revue des tomes publiés. Les tomes I et II, annoncés par ce vénérable périodique le 6 mars 1679, avaient leur compte rendu dès le 3 et le 17 avril, respectivement ; le tome III annoncé le 17 juin était recensé le 26 août 1680 et ainsi de suite à peu près. En même temps que les volumes de l'édition originale, il y eut aussi entre 1688 et 1696 des réimpressions des quatre premiers tomes et des quatre derniers hormis le onzième ; mais il est difficile de dire s'ils sont dus à la seule industrie de Muguet ou si Blampin y eut sa part ; il s'y rencontre pas mal de fautes, disent dom Tassin et dom François, et l'examen qu'a pu faire de quelques particularités fautives l'œil vigilant de Rottmanner met au moins en doute la participation de Blampin et de ses collaborateurs à ce deuxième tirage. En tout cas, à part le dernier volume de 1700 qui contient la *Vita* et les tables, il ne s'était passé que onze ans entre l'apparition du premier tome et du dixième, c'est-à-dire que, pour le texte proprement dit, l'allure moyenne avait été à peu près d'un volume par année : ce qui était assurément remarquable.

Quelques volumes suscitèrent des ennuis et bientôt le conflit janséniste, qui n'était qu'assoupi en 1669, reprit avec l'acharnement que l'on sait. Comme nous l'avons dit plus haut, nous n'avons pas pour but de faire ici l'histoire de ces polémiques : les luttes qui se produisent autour de l'édition bénédictine sont un épisode de ce long et pénible conflit doctrinal qui, à l'époque du jansénisme et de la bulle *Unigenitus*, déchire si longtemps l'Église de France et qui, dans une guerre de libelles, d'accusations, de suspicions et d'intrigues provoqua un déchaînement d'âpreté et de passion dont les autres controverses théologiques ont rarement atteint le degré. La véhémence de la lutte, comme il arrive d'ordinaire, eut pour effet de faire gauchir parfois les jugements les plus avisés. Nous ne rappelons ici que quelques événements qui influent directement sur la publication des volumes. Une première escarmouche se produisit dès le lendemain de l'apparition du premier volume, à propos du chapitre 95 de l'*Enchiridion* : « nec utique iniuste noluit Deus salvos (Tyros et Sidonios) fieri, cum possent salvi esse, si vellent

ou si vellet. » Elle ne parlait pas des jésuites, mais de deux capucins, Esprit d'Aubonne et Joseph de Troyes, qui remettent à l'archevêque de Paris, de Harlay, un long « pro memoria », arguant des manuscrits d'Angleterre « où fleurit l'hérésie » pour faire rejeter le « si vellet ». Mais dom Blampin n'eut pas de peine à se défendre en disant que rien n'était encore publié de l'*Enchiridion*, vu que le volume VI auquel était réservée cette pièce ne paraîtrait pas avant plusieurs années. En même temps, il apportait, en compagnie de Mabillon, un certain nombre de manuscrits de la Sorbonne, de l'abbaye Saint-Victor, de la Bibliothèque du Roi, et on commença le déballage des vénérables *codices* qui, sans être unanimes, portaient en majorité la leçon « vellet ». L'archevêque se déclara satisfait et l'on en resta là pour le moment.

Mais l'importance du « si vellet » lui a valu toute une histoire. Les éditeurs de Louvain en 1577 avaient imprimé *vellent*; toutefois une note marginale ajoutait la remarque : *forte vellet*. Estius dans son commentaire sur le Lombard approuvait et confirmait la leçon *vellet* courante au moyen âge ; saint Bonaventure l'avait aussi. En 1679, une lettre d'un bénédictin de Rome, comme une de Tournai en 1671, montre l'intérêt que suscitait cette importante variante. Mais l'explication du P. Lauria, transmise de Rome, était un peu trop simpliste : « il a dit que le sens du passage veut qu'il y ait *vellent*, et qu'il croit que saint Augustin n'étant que simple prestre avait mis *vellet*, mais qu'étant évêque, il avait mis *vellent* ». Remarquons qu'aujourd'hui le texte ne fait plus aucune difficulté, comme nous le voyons chez les théologiens les plus divers et les plus opposés à toute concession au rigorisme janséniste, tels que Faure, Passaglia (1847) et Hurter (1871), sans parler de la tradition manuscrite très ferme encore au XII^e siècle pour *vellet*. Mais il n'en était pas ainsi en 1685 ni en 1679, et si plus de 25 témoins sur 36 donnaient à dom Blampin leur appui pour la leçon *vellet*, nous constatons que la plupart des exemplaires de l'édition des Mauristes portent *vellent* et quelques-uns *vellet*. A la Bibliothèque Nationale de Paris, il y a deux exemplaires avec *vellet*, un avec *vellent* ; à

Rome, à la Vaticane, c'est la relation inverse; à Munich (Bibliothèque d'État et Université) on n'a que *vellent*. Mais un des exemplaires de Paris et un du S. Bonifaciusstift à Munich contiennent les deux feuilles, l'une avec *vellet*, l'autre avec *vellent*. Que s'était-il donc passé ?

Avant de partir pour l'Italie en 1685, Mabillon voit les bonnes feuilles de l'*Enchiridion* et lit « *vellent* ». Quelques mois plus tard, en décembre 1685, les quelques exemplaires qu'il reçoit à destination des cardinaux, portent à sa grande joie le « *si vellet* ». Il en conclut, dans une lettre à dom Ruinart, retrouvée à la bibliothèque de Copenhague, que l'archevêque de Harlay « apparemment », indécis jusqu'au dernier moment, a permis au cours de l'impression du tome VI, de reprendre la vraie leçon demandée par les manuscrits. On remplaça par des cartons, ou parfois l'on suppléa par l'addition d'un carton, comme aux deux exemplaires mentionnés de Paris et de Rome, l'ancien texte déjà imprimé. Thuillier, qui semble ignorer ce revirement de l'archevêque, explique le tout par une attitude habile de dom Blampin. Plus tard, dans la grande offensive des libelles, l'incident sera encore exploité et le P. Germon S. I. et d'autres dans la suite l'utiliseront encore. Mais nous ne parlons ici que de l'élaboration même de l'édition. Il faut reconnaître d'ailleurs que Germon, intelligent du reste et pénétrant, avait eu une formation trop peu méthodique dans le maniement critique des sources pour faire autorité et que le P. Laubruessel, jésuite lui aussi, ne fut pas suivi par les rédacteurs plus avisés et compétents du *Journal de Trévoux*. C'était en effet faire aux adversaires la réponse trop facile que de venir déclarer que l'affaire Ratramne et Gottschalk, au IX^e siècle, avait enlevé tout crédit aux leçons des manuscrits de Corbie, ou que l'hérésie de Wyclif avait disqualifié tous les témoins du texte fournis par l'Angleterre.

Une autre particularité qu'il faut relever dans l'élaboration des volumes de l'édition, et qui est associée elle aussi aux conflits jansénistes, est l'insertion de l'analyse par Arnauld du *De Correptione et Gratia* en tête de ce traité. On était arrivé aux œuvres anti-péla-

giennes de saint Augustin et après les premières escarmouches, l'édition avait pu atteindre son dixième volume (1690), comme disent les mémoires de dom Thuillier : « sans qu'on vît rien paraître ». A peine le volume eut-il paru, que l'attaque se produisit; Blampin dont l'attitude dans cette affaire de la *Synopsis* d'Arnauld est diversement présentée même par ses confrères, — d'après Martène, elle devait être éditée séparément et c'est Muguet qui « de son chef l'encarta dans beaucoup d'exemplaires », — Blampin se défendit devant l'archevêque en arguant de l'approbation ecclésiastique donnée à cet ouvrage d'Arnauld en 1644 et promit de retirer les exemplaires et de les détruire. L'analyse du *De Corruptione* fut retirée; elle figure dans la réimpression d'Anvers (en réalité Amsterdam) de 1700 et dans quelques autres. Mais l'opposition tint ferme; après diverses péripéties, elle aboutit à forcer l'éditeur à la retraite et, en 1693, Blampin était envoyé à Reims. A ce moment, presque toute l'œuvre était achevée, grâce à ces dix-huit ans de travail incessant; restaient encore à finir la *Vita Augustini*, la grande préface et les tables.

Mais dix ans s'écoulèrent entre l'apparition du onzième tome, qui devait contenir ces pièces, et la fin du dixième, qui avait vu le jour en 1690. C'est le moment des longues polémiques rappelées plus haut, surtout entre bénédictins et jésuites, qui se compliquent, sur un terrain voisin, de tout ce que la querelle janséniste présente de plus aigu et ce n'est qu'à condition de la replacer dans le cadre de ces âpres controverses et des autres luttes religieuses multiples de ces années 1690-1720 qu'on parvient à s'expliquer la véhémence de la discussion autour de ces questions d'histoire littéraire : d'une part, les jansénistes, leurs partisans, et tous ceux qui pour des raisons diverses, laïcs, prêtres, religieux ou évêques, même sans attache doctrinale quelconque, sont en relations personnelles avec eux ou avec leurs amis; d'autre part, leurs adversaires, principalement les jésuites, un bon nombre de religieux comme les capucins, de savants comme Richard Simon ou d'évêques comme Fénelon.

et Godet des Marais, celui-ci très influent auprès de Madame de Maintenon. Pamphlets anonymes, ceux-ci souvent retentissants, potins et cancan multiples, pétitions, visites et intrigues auprès des évêques, auprès du roi ou à la cour de Rome, soupçons odieux, susceptibilités et insinuations malveillantes, rien ne manque à la série des misères humaines que suscitent pareilles polémiques. Les mémoires du temps et les recueils de la correspondance fournissent en ce genre moisson plus ample que réjouissante. Il y eut des faiblesses, il faut le reconnaître, même chez de beaux caractères.

Cette lutte se prolongea bien au delà de l'année 1700, qui vit l'apparition du onzième tome et dernier. Fénelon en 1710 méditait tout un projet, passablement chimérique dans son optimisme, pour remplacer l'œuvre bénédictine, et dans la première moitié du XIX^e siècle, le grave Rohrbacher se faisait encore l'écho de ses critiques et de ses plaintes. Le moment décisif pour l'avenir de l'édition fut la fin du XVII^e siècle, lorsque la condamnation de quelques libelles, imputés aux jésuites et attribués de nos jours au P. Langlois, est annoncée de Rome à Mabillon comme imminente par le cardinal Coloredo le 5 janvier 1700; elle est datée du 2 juin de la même année et promulguée *ad valvas* le 7 juin suivant. Dès lors, le champ était plus libre pour finir le onzième tome, qui attendait toujours la préface générale. La *Vita Augustini* avait eu les matériaux fournis par Tillemont; dom du Frische et Hugues Vaillant les avaient traduits en latin et disposés; les tables de dom Guesnié et Coustant se trouvaient prêtes. Mabillon, qui avait fait jadis la dédicace au roi, fut chargé de la préface générale pour remplacer celle qu'avait préparée dom Blampin et qu'il ne pouvait admettre. Le travail, commencé le 13 août 1699, à un moment où l'intervention personnelle de Louis XIV (11 novembre 1699) et une lettre du P. Jean Dez (15 novembre) allaient produire une accalmie dans la polémique, fut laborieux et pénible pour Mabillon. Trois rédactions successives, aidées ou plutôt compliquées par la révision de Duguet d'abord, puis par les suggestions de l'archevêque de Reims, Le Tellier, et de Blampin, et surtout par les corrections de

Bossuet, qui se glorifie « d'y avoir contribué efficacement », aboutirent finalement à donner le texte qui se lit en tête du dernier volume, et qui valut à son auteur des appréciations contradictoires. Mais peut-être ces appréciations des deux extrêmes constituaient-elles un éloge peu banal, comme le faisait remarquer dom Butler en 1893, et à la fin de l'été 1700 le volume sortait de presse. On préféra ne pas donner suite au projet de présenter le volume à l'assemblée générale du Clergé de France, mais on avait avec soi la haute protection manifeste des archevêques et évêque de Paris, de Reims et de Meaux. Peu auparavant, un bref de Clément XI, du 19 avril 1700, félicitait et récompensait dom Boistard et ses religieux du zèle qu'ils mettaient à leurs savants travaux d'édition des Pères de l'Église.

L'édition règne désormais, comme une des pièces magistrales sorties de l'atelier de Saint-Maur. Tous ratifient le verdict de Mabillon; c'est l'avis unanime des critiques du XVIII^e siècle et les verdicts du XIX^e ou du XX^e siècle n'ont guère modifié ce jugement.

L'édition entreprise par le *Corpus* de Vienne, dont le premier volume remonte à 1887, ne fait pas pâlir celle des bénédictins comme on avait l'air de le présager, et les critiques énoncées jusqu'en 1895 et 1897 contre les premiers volumes faisaient prévoir qu'elle dépasserait à peine comme ensemble celle des Mauristes; depuis lors, la collaboration de Zycha dans sa deuxième manière et surtout celle de Petschenig ont apporté de réels perfectionnements. Il faut attendre l'édition des sermons et de quelques traités importants, qui tarde à paraître semble-t-il, pour porter un jugement définitif.

Sans doute, dans l'édition de Blampin et de Delfau, tout n'est pas irréprochable : on peut désirer mieux et, avec raison notre siècle se pique de plus d'exactitude critique pour la fixation de l'âge des manuscrits et pour le choix des meilleurs témoins du texte et pour l'établissement critique de leur filière. Le manque de quelques bons manuscrits d'Allemagne ou autres, le souci trop accentué du sens et de la suite logique de l'idée au préjudice d'un

nettoyage textuel plus minutieux, l'attention secondaire donnée à la langue et au vocabulaire, — contrairement à la supériorité du saint Hilaire de Coustant au point de vue lexicographique, — quelques défaillances de précision dans maint endroit de l'apparat critique et dans la tenue des renseignements envoyés de partout, des tâtonnements inévitables dans la collation collective des manuscrits pour plusieurs œuvres, ces défectuosités et d'autres encore, qu'il ne faudrait pas du reste étendre à toutes les parties indistinctement, trouveront, pour le détail, un correctif précieux dans les dernières publications du *Corpus* de Vienne.

Mais placée à l'époque où elle s'exécute, à un moment où les exigences ne portaient pas encore sur nombre de détails minutieux qui nous préoccupent aujourd'hui, l'édition des Mauristes, surtout si l'on veut réfléchir à l'ampleur de l'œuvre qu'il s'agissait d'éditer critiquement, constitue un chef-d'œuvre d'une incontestable supériorité, un des titres de gloire les plus purs de l'érudition patristique bénédictine française et un des ornements les plus solides, sur le terrain de l'érudition littéraire, du règne de Louis XIV. Elle laisse bien loin derrière elle tous les travaux antérieurs, qui ne peuvent pas soutenir la comparaison. Absolument parlant, cette œuvre garde toujours une très haute valeur; et malgré les perfectionnements incontestables et les corrections de détail qu'apportent les derniers volumes du *Corpus* de Vienne, on peut se demander si, du point de vue de la critique d'authenticité, de l'unité de la mise en œuvre, de la cohésion et du cadre, de la richesse du contenu et de la plénitude des documents, de l'ampleur et de la méthode des tables, la glorieuse édition bénédictine, vraie création de génie pour son siècle, ne maintiendra pas dans l'ensemble de ses lignes une supériorité durable sur l'œuvre moins harmonieusement conçue et plus inégalement édifiée par les philologues de Vienne. Elle ne sera pas remplacée de si tôt et, comme le disait il n'y a pas bien longtemps un maître en la matière, « pendant longtemps encore, apparemment, c'est d'elle qu'il faudra vivre ».